

Les Âmes fortes de Raoul Ruiz

Richard Bégin

Volume 20, numéro 3, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bégin, R. (2002). Compte rendu de [*Les Âmes fortes de Raoul Ruiz*]. *Ciné-Bulles*, 20(3), 63–64.

accaparant. D'autres s'en sortent enlaidis et mesquins. Mais Anna, inévitablement, demeure fidèle à elle-même. Et fidèle à un film qui utilise peut-être le ton du documentaire pour nous cacher, en fait, que son véritable registre est celui de la surenchère.

En effet, si l'on pense qu'il s'agit d'une œuvre réaliste, sa proposition est inacceptable. Tous les rapports humains se basent sur une violence sans objet, exercée sur des innocents: voilà le message. On se sent impuissant, et en colère. Et, pour le bien des personnages-victimes, nous souhaitons la vengeance.

Or, voici que — surprise — la vapeur se renverse. Les humiliés peuvent prendre leur revanche. La torture recommence. Sans doute avon-nous souhaité un tel basculement, et nous sommes bien servis. Pourtant la frustration demeure. Que se passe-t-il encore?

Il se passe que le film atteint, après ces longues scènes que d'aucuns qualifieraient de complaisantes, à la pointe extrême de son sujet, qui serait l'incapacité de chacun à réagir contre l'agression autrement que par la passivité ou le retour de l'agression. Au fil de son insupportable visionnement, **Dog Days** tente d'épuiser les variantes. Et une fois cela fait, une fois démontrée toute la stérilité de la chose, on peut aller ailleurs.

Et cet ailleurs, croyez-le ou non, c'est peut-être la grâce à la levée de ces hostilités. Des personnages baissent leurs armes. Il y a de la place pour la tendresse.

Je regarde une photo de tournage de **Dog Days** où Seidl, avec les comédiens d'une scène tout spécialement pénible, contemple, avec une expression satisfaite, les images de la scène qu'ils ont sans doute tournée. L'ambiance est légère. Voilà le paradoxe des films qui mêlent la cruauté à l'improvisation. Les acteurs, parfois, aiment à en rajouter. Ils contemplent le fruit de leur travail avec un sourire malin qui s'adresse peut-être à nous, spectateurs; sourire des comploteurs qui se disent en riant qu'ils vont, décidément, nous en faire baver. «C'est pas parce qu'on rit que c'est drôle», arborait comme devise la revue **Croc**. Dans le cas de **Dog Days**, le contraire paraît plus juste: c'est pas parce qu'on est horrifié que ce n'est pas drôle... ■

Les Âmes fortes

de Raoul Ruiz

par Richard Bégin

Que serait le cinéma sans le plaisir qu'a le spectateur d'être surpris. Ce plaisir est, pour certains, sans cesse renouvelé lorsqu'il s'agit d'assister au dernier Ruiz — et Dieu sait à quelle fréquence ce plaisir se renouvelle. C'est donc muni d'une certaine anticipation que l'amateur de Ruiz assistera aux **Âmes fortes**, dernier rejeton «budgété» du cinéaste franco-chilien. Mais à moins d'être éminemment ouvert à l'étonnement que suscite une œuvre ratée ou insensible aux critiques déjà peu louangeuses, il est fort à parier que le spectateur ruizien sortira de la salle avec la double impression d'avoir été roulé et trahi. Que s'est-il passé au juste?

En soi, l'histoire n'est pas inintéressante; c'est celle de Thérèse (Laetitia Casta) et de Firmin (Frédéric Dieffenthal), deux campagnards décidés à tenter leur chance en ville. Ce qui aurait pu être un simple récit d'apprentissage se révèle être une véritable fable sur le désir de l'insoumission. Thérèse s'affirme et Firmin s'enfoncé, trop bête pour constater quoi que ce soit. Ce sera aussi l'histoire d'une étrange amitié, mêlée d'admiration réciproque, entre Thérèse et M^{me} Numance (Arielle Dombasle). Évidemment, on se surprend à penser ce que Ruiz aurait pu faire de l'œuvre de Giono. Or, il n'a rien fait. Disons-le sans retenue: **les Âmes fortes** n'est pas un film de Raoul Ruiz, et, avec lui, le spectateur est témoin d'une césure. Il y a deux Ruiz, l'artiste et l'idée qu'on s'en fait: aussi Ruiz ne fait pas toujours du Ruiz et **les Âmes fortes**, lui, ne répond pas à l'archétype.

En effet, **les Âmes fortes** impressionne par son classicisme, mais aussi par sa fadeur et son conventionnalisme. Osons croire, idéalement, que Ruiz s'est amusé à déjouer nos attentes, ou, tristement, qu'il s'est plié aux exigences d'une

Les Âmes fortes

35 mm / coul. / 120 min /
2001 / fict. /
Belgique-France

Réal.: Raoul Ruiz
Scén.: Alexandre Astruc,
Alain Majani d'Inguibert,
Mitchell Hooper
et Alain Neuhoff d'après
le roman de Jean Giono
Image: Éric Gauthier
Son: Christian Monheim
et François Joseph Hors
Mus.: Jorge Arriagada
Mont.: Valeria Sarmiento
Prod.: Jacques de Clercq,
Alain Majani d'Inguibert,
Dimitri de Clercq et Marc
de Lassus Saint-Geniès
Dist.: Chrystal Films
Int.: Laetitia Casta,
Frédéric Dieffenthal,
Arielle Dombasle, John
Malkovich, Charles Berling

de ses nombreuses commandes. Mais lorsqu'on jette un regard sur les nombreuses obligations alimentaires dont il s'est acquitté avec brio, cette dernière option reste difficilement soutenable.

Surtout qu'on ne dise pas qu'il s'agit d'une transposition littéraire et qu'en conséquence Ruiz s'y est senti coincé. **Le Temps retrouvé** et **Comédie de l'innocence** étaient des transpositions, et Ruiz y restait fidèle à lui-même. On peut alors se demander si Ruiz aurait réussi à «faire du Ruiz» en adoptant Proust et raté **les Âmes fortes** en adaptant Giono? Adopter ou adapter, c'est dans l'approche que réside la réussite, et justement, dans le cas des **Âmes fortes**, il n'y a pas d'approche, tout juste un contact. Adopter, c'est prendre sous son aile. Adapter, c'est aussi s'adapter et s'acclimater. En affirmant que Ruiz rate son coup, je prétends qu'il s'est, malheureusement, adapté à Giono. Il y a bel et bien dans **les Âmes fortes** des moments typiquement ruiziens: quelques grandes profondeurs de champ, quelques objets pris dans des mouvements injustifiés, etc. On reconnaît aisément ces traits de signature, mais ils semblent surtout parodier la marque de fabrique de Ruiz.

En somme, si Ruiz ne semble pas adopter Giono, il ne semble pas plus adopter Ruiz. Mais y a-t-il une loi qui soumet l'auteur à l'identité qu'on lui attribue? Beaucoup aimeraient y croire, mais cette loi n'existe pas, même si elle demeure l'objet d'un désir implicite. En d'autres mots, nous aimerions bien croire qu'un créateur corresponde à sa création. N'est-ce pas là, justement, un désir de croire en Ruiz plus qu'à Raoul? C'est Michel Foucault qui disait: «[...] prêter à l'écriture un statut original, n'est-ce pas une manière de retraduire en termes transcendants, d'une part, l'affirmation théologique de son caractère sacré, et, d'autre part, l'affirmation critique de son caractère créateur?» (*Dits et écrits*, vol. III, Gallimard, p. 795)

L'artiste n'est pas Dieu et sa création ne nous regarde pas. Alors que s'est-il passé au juste? L'amateur du cinéaste chilien aura cru un moment que Ruiz lui devait quelque chose alors que **les Âmes fortes** lui a seulement appris qu'il n'en était rien. Il n'y a pas que Thérèse qui soit insoumise... Mais parions que le ruizien, lui, continuera à croire en Ruiz, l'âme soumise... ■



Laetitia Casta et
Arielle Dombasle
dans *les Âmes fortes*